

Europe. Leurs mœurs sont les mêmes que celles des géotrupes : Les *bolacœres* se trouvent dans les endroits sablonneux. (Duponchel.) On a donné aussi ce nom à un genre très-voisin du précédent, et appelé aujourd'hui *LÉTHRE*. V. ce mot.

BOLBITIS s. m. (bol-bi-tiss). Bot. Genre de plantes cryptogames, famille des fougères, réuni, comme simple section, au genre *acrostic*.

BOLBOCHÈTE s. f. (bol-bo-kè-te — du gr. *bolbos*, bulbe; *chaitè*, chevelure). Bot. Genre de plantes cryptogames, famille des algues, comprenant une seule espèce qui croît dans les eaux douces.

BOLBONACH s. m. (bol-bo-nak). Bot. Nom vulgaire de la lunaire.

BOLBOPHYLLE s. m. (bol-bo-fi-le — du gr. *bolbos*, bulbe; *phylon*, feuille). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, comprenant une cinquantaine d'espèces, qui croissent dans les régions tropicales des deux continents.

BOLCHAIA-RECA, rivière de la Russie d'Asie, dans le sud de la presqu'île de Kamtchatka; sort d'un petit lac, coule d'abord du S.-E. au N.-O. puis se dirige vers le S.-O., baigne Bolcherek, reçoit la Bistraia près de cette ville et se jette dans la mer d'Okhotsk, après un cours de 170 kilom.

BOLCHEREK, ville de la Russie d'Asie, dans la presqu'île de Kamtchatka, sur la Bolchaia-Reca, par 52° 55' lat. N. et 154° 58' long. E.; petit port de commerce; 3,582 hab. Commerce de bois et fourrures.

BOLDEE s. f. (bol-dé — de *Boldo*, botaniste espagnol). Bot. Genre de plantes, de la famille des monimiacees, réuni aujourd'hui au genre *ruiz*.

BOLDETTI (Marc-Antoine), antiquaire italien, né à Rome en 1663, mort en 1749. Également versé dans la connaissance de la philosophie, des mathématiques, de l'hébreu, etc., il fut employé à la bibliothèque du Vatican pour écrire cette langue, et chargé de l'inspection des cimetières de Rome, poste qu'il conserva pendant plus de trente ans. On a de lui : *Osservazioni sopra i cimiteri de santi martiri ed antichi cristiani di Roma*, etc. (Rome, 1720).

BOLDONI (Jean-Nicolas), théologien et auteur dramatique italien, né à Milan en 1595, mort en 1670. Il faisait partie de l'ordre des barnabites, et composa plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : des drames sacrés : *l'Ammunziata* (Bologne, 1636), et *l'Uranilla* (Milan, 1647); des recueils de vers : *Settenari sacri e scherzi poetici* (1650); *Fioretti delle rive d'Aganipe* (1652); des sermons, etc.

BOLDONI (Sigismond), philosophe et médecin italien, né vers 1597 à Milan, mort à Pavie en 1630, était frère du précédent. Reçu docteur à Padoue, il habita quelque temps Urbino et Rome, puis revint dans sa ville natale (1623), se fit agréger au collège des médecins, et fut bientôt après appelé à l'université de Pavie pour y professer la philosophie. Malgré sa jeunesse, Boldoni s'était acquis une grande réputation de savant, lorsqu'il mourut d'une maladie contagieuse. Ses principaux écrits sont : *Larius* (1617); *Orationes academicæ* (1660); *Apotheosis in morte Philippi III* (1621); un poème héroïque intitulé : *la Caduta de' Longobardi* (1638, in-8°), et un recueil de *Lettres* (1631).

BOLDRINI (Joseph-Nicolas), dessinateur et graveur italien, né vers 1510 à Trente, selon quelques auteurs, et plus probablement à Vienne, selon d'autres; travailla à Venise jusqu'en 1566. On croit qu'il fut l'élève du Titien, d'après lequel il a gravé sur bois des sujets religieux et divers paysages historiques, entre autres une *Vénus assise sur un banc et embrassant l'Amour*, pièce marquée *Titianus inv. Nicolaus Boldrinus Vicentinus incidit* 1566. On lui attribue également une estampe exécutée d'après la caricature que le Titien fit du *Lacoon* de Baccio Bandinelli et représentant un *Vieux singe et ses petits*. Parmi les autres pièces qui passent pour être de Boldrini, nous citerons : *l'Adoration des mages*, la *Sibylle et Auguste*, une *Vierge entourée de saints et de saintes* (signée F. P. Nic. Vicentino T.), la *Guérison des lépreux* (marquée *Joseph. Nicolaus Vicentinus*); *Diane*, d'après F. Mazzuoli; *Ajax*, d'après Polydore Caldara; *Hercule étouffant le lion de Némée*, des *Jeux d'amours*, le *Massacre des innocents*, d'après Raphaël; *Clélie*, d'après Maturino; les portraits de Soliman II et de Charles-Quint, etc. Plusieurs de ces compositions comprennent trois planches gravées en clair-obscur. Quelques-unes ont été retouchées et rééditées au commencement du XVIII^e siècle par Andrea Andreani, qui les a marquées de son monogramme.

BOLDUC (Jean), peintre et graveur, né en Suisse au XVI^e siècle, fut un des premiers qui ait gravé sur acier.

BOLDUC (Jacques), théologien français, né à Paris vers 1580. Il entra dans l'ordre des capucins et s'acquit de la réputation comme prédicateur. Il a composé plusieurs ouvrages de théologie, qui fourmillent de singularités et d'idées paradoxales, ce qui seul les fait encore rechercher. Le principal est : *De Ecclesia post libri tres* (Lyon, 1640), etc.

BOLEAU s. m. (bo-lo). Bot. Ancienne forme du mot *BOULEAU*.

BOLECHOW, bourg de l'empire d'Autriche, en Galicie, régence de Lemberg, cercle et à 22 kilom. S. de Stry; 2,168 h. Exploitation de sources salées; couvent de basiliens de Hos-zow, lieu de pèlerinage très-fréquent.

BOLÉE s. m. (bo-lé — du gr. *bolos*, motte de terre). Bot. Genre de plantes de la famille des crucifères, comprenant un sous-arbrisseau qui croît en Espagne, dans les endroits pierreux.

BOLÉE, géant indien qui se rendit maître du ciel, de la terre et des enfers.

BOLEOR s. m. (bo-lé-or). Charlatan. Trompeur. Vieux mot.

BOLERIUM, nom latin du cap Land's-End, en Angleterre.

BOLERO s. m. (bo-lé-ro — mot espagnol, emprunté au nom de celui qui a perfectionné cette danse). Chorégr. Sorte de danse espagnole très-vive, qui a quelque analogie avec le fandango, mais qui est moins fougueuse et plus décente : *Danser un bolero*. Pour exécuter un bolero, il ne faut que deux personnes et l'accompagnement d'une guitare. Le bolero, le fandango et toutes les autres danses du même genre paraissent avoir été connus d'un temps immémorial dans l'Espagne méridionale. (M.-Brun.) Le bal nous paraissait gros de cachuchas, de boleros, de fandangos et autres danses endiablées. (Th. Gaut.)

C'étaient des boleros, des fleurs, des mascarades. A. DE MUSETT.

— Par anal. Danse emportée, furieuse : *Ce bolero macabre dura cinq ou six minutes, après quoi la toile tombant mit fin au supplice de ces deux malheureux et au nôtre*. (Th. Gaut.)

— Mus. Air sur lequel on exécute un bolero; paroles ajustées à cet air : *Jouer, chanter un bolero*. Le bolero ne consiste ordinairement qu'en un couplet à deux reprises. Ces moines espagnols chargeaient leurs escopettes parmi les flammes, au son des mandolines, au chant des boleros et au requiem de la messe des morts. (Chateaub.) Puis, sur-le-champ, pour amener la gaieté, il exécutait un bolero ou quelque joyeuse barcarolle. (Scribe.) Tout en effeuillant gracieusement une rose et en chantant une espèce de bolero, elle décochait fréquemment d'agacantes œillades du côté du signor. (Ch. Expilly.) Si nous est défendu de rendre la musique légère du bolero, nous pouvons en rapporter les paroles, qui sont assez lestes. (Ch. Expilly.) Trouvera-t-on beaucoup de boleros où l'instinct de la musique se trahisse avec plus de vivacité que dans les chansonnettes de l'Auvergne? (Vitet.) L'ouverture des Aveugles de Tolède, par Méhul, est un bolero. (Bachelet.)

— Encycl. Le bolero est l'air d'une danse de même nom; il est souvent en mode mineur et dans la mesure à trois temps; le plus ordinairement, la guitare l'accompagne, au moyen d'un *rasgado* redoublé, sur la seconde moitié du premier temps : alors le rythme est d'un ravissant effet. Parmi les plus remarquables boleros, on cite celui du *Domino noir*, qui commence par ces mots : *La belle Inés*, etc.

Boléro de Lola Montès, chef-d'œuvre musical du guitariste espagnol Huerta. Le nom de ce bolero se rattache à un épisode assez curieux de la vie de ce musicien. Un peu avant que la ballerine fit comtesse de Lansfeld, favorite du roi Louis de Bavière, Lola Montès dansait à travers l'Europe et se rencontrait avec des artistes de tous les pays. Un jour, Huerta improvisa un bolero brillant, vif, désordonné, tout à fait espagnol. « Huerta, il faut me dédier ce bolero, dit la danseuse. — Point, répondit l'artiste en riant, et montrant une autre célébrité, c'est à la Cerrito que je le dédie. » Comme on était à table, Lola Montès saisit un couteau qui servait à découper le rôti et se mit à poursuivre très-récemment le guitariste en menaçant de le tuer; Huerta n'eut que le temps de lui échapper par la fuite. Cependant on désarma la danseuse, mais après lui avoir promis de donner son nom au bolero, promesse qui a été religieusement tenue.

BOLESAS, nom d'un certain nombre de ducs et de rois polonais, dont nous allons donner les principaux :

BOLESAS, surnommé *Khrobelt* ou le *Vainqueur*, est le premier chef du peuple polonais qui ait porté le titre de roi. Fils du duc Mietchislaf, de la race des Piast, il succéda à son père en 993. Il commença par dépouiller ses frères, qui avaient reçu une partie du duché, astreignit ses troupes à une forte discipline, et s'empara de la Khrobatie et de la Silésie. Ce prince ambitieux résolut alors de se rendre complètement indépendant et de s'affranchir de la suzeraineté de l'empereur d'Allemagne, Othon III. Les chroniqueurs racontent que ce dernier, voulant juger par lui-même de la puissance de son vassal, se rendit à sa cour, sous le prétexte apparent de visiter le tombeau de saint Adalbert, qui passait alors pour être fécond en miracles. Othon fut reçu avec magnificence et ne jugea pas prudent de refuser à Boleslas le titre de roi, qui était devenu l'objet de ses desirs. Boleslas se couronna lui-même en 1001 à Guezna. Le pape Sylvestre II, qui avait trouvé dans Boleslas un ardent propagateur du christianisme, s'empressa de le reconnaître comme roi. Devenu souverain indépendant et possédant de grandes richesses, Boleslas se signala par sa ma-

gnificence, reçut la soumission des tribus des Polènes et profita d'une agression du duc de Bohême pour s'emparer de son duché ainsi que de la Moravie. Ses États s'étendaient alors de la Saale, où il avait fait dresser une colonne, jusqu'à la porte de Kief. Entraîné par son insatiable ambition et trouvant un agent docile dans l'ardeur belliqueuse des Polonais, Boleslas attaqua les Russes, défit leur duc Jaroslaw en plusieurs rencontres, reçut sa soumission, et, envahissant le nord de l'Allemagne, força presque toute la Chersonèse cimbrique à lui payer tribut. Cependant, inquiet de cette humeur conquérante, le duc de Bohême et le marquis d'Autriche se ligèrent avec l'empereur d'Allemagne Henri II pour écraser leur redoutable voisin. Boleslas se trouva en présence de leurs forces combinées en Silésie, les tua en pièces, s'empara de la Prusse, de la Poméranie, et consentit, en 1018, à accorder la paix à Henri II, en le contraignant de lui laisser la possession de la Misnie et de la Lusace. Peu de temps après, il triomphait de nouveau des Russes près du Bug, et, après plus de vingt ans de guerre, la Pologne put enfin trouver un calme réparateur. Boleslas promulgua quelques bonnes lois, établit un conseil de douze membres, chargés d'être les médiateurs entre le peuple et le roi, et d'où est sorti le sénat de Pologne; mais, malgré la gloire dont ses conquêtes ont entouré son nom, il n'en gouverna pas moins ses peuples en despote, et mourut après un règne de trente-trois ans, laissant pour successeur son fils Miecislaf.

BOLESAS II, surnommé le *Hardi*, roi de Pologne, né en 1042, mort en 1090. Fils de Casimir I^{er}, il lui succéda en 1058, malgré l'opposition de la plus grande partie de la noblesse. Séduit par les grâces de sa personne et par son affabilité, la multitude l'acclama, et le jeune prince put poser la couronne sur sa tête. A l'époque de son avènement, trois princes vinrent implorer son secours; c'étaient : Jacimir, fils du duc de Bohême; Béla, frère du roi de Hongrie, et Isiaslaw, frère du duc de Russie. Boleslas, prenant en main leur cause, commença par envahir la Bohême, dont il battit le duc en 1062, et, après avoir conclu un traité favorable aux prétentions de Jacimir, il marcha contre les Hongrois, vainquit leur duc André et le détrôna pour mettre Béla à sa place (1064). Se dirigeant alors vers la Russie, il conquiert le duché de Kiev, qu'il rendit à Isiaslaw. Pendant ce temps, Béla était mort et ses enfants avaient été déposés. Boleslas accourut en Hongrie, y rétablit l'ordre, puis repartit pour la Russie, qu'il rêvait de conquérir. Après un long siège, il s'empara de la riche ville de Kiev, d'où Isiaslaw avait été chassé, et s'y livra, ainsi que son armée, aux débauches les plus effrénées. Les femmes polonaises ayant appris à quels excès se livraient leurs maris et les ayant vainement appelés près d'elles, se vengèrent, disent les chroniqueurs, en se prostituant à leurs esclaves. A cette nouvelle, les soldats de Boleslas abandonnèrent leur chef et revinrent dans leur patrie. Furieux de cette désertion, le roi de Pologne, qui avait jusqu'alors caché en partie sous des dehors aimables ses défauts et ses emportements, revint dans ses États avec des troupes recrutées en Russie, souleva contre lui tous les partis, frappa indistinctement ses amis et ses ennemis et inonda de sang la Pologne. L'évêque de Cracovie, saint Stanislas, intervint près de lui pour mettre fin à ces fureurs et le rappela à la modération. Non-seulement Boleslas fut sourd à sa voix; mais, dans un redoublement de rage, il courut à la cathédrale et frappa lui-même l'évêque sur l'autel. En apprenant cet assassinat, le pape Grégoire VII frappa Boleslas d'excommunication, délia ses sujets de leur serment de fidélité, et le roi de Pologne, déposé, abandonné de tous, menacé de mort, fut contraint de chercher son salut dans la fuite. Après avoir erré longtemps, il arriva en Carinthie, où il trouva un asile dans un monastère de Villach. Là, inconnu jusqu'à l'heure de sa mort, il fut employé à faire la cuisine de la communauté. Grégoire VII s'opposa à ce que son fils Miecislaf le remplaçât sur le trône, abolit en Pologne le titre de roi, et finit par permettre au frère de Boleslas II, Ladislaf, de diriger l'État, mais seulement en qualité de duc.

BOLESAS III, surnommé *Krzywousty* (*Bouche de travers*), duc de Pologne, mort en 1139, était fils de Vladislaf Herman. Grégoire VII ayant aboli en Pologne le titre de roi, Boleslas prit simplement le titre de duc, lorsqu'il s'empara du gouvernement en 1105. D'une brillante valeur, il s'était distingué en combattant contre les Russes et les Poméraniens pendant la vie de son père, et, par respect pour les volontés de ce dernier, il n'hésita point à partager son royaume avec son frère Sbigé. Celui-ci, dont l'ambition était démesurée, entra presque aussitôt en révolte ouverte. Vaincu, il obtint son pardon; mais il conspira de nouveau, et Boleslas le fit exécuter la sentence de mort qu'il avait prononcée contre lui. Cette exécution devint pour le duc de Pologne l'objet de cruels remords; pour calmer sa conscience troublée, il fit des pèlerinages et se livra à des actes de dévotion et de pénitence. Cependant son caractère guerrier ne s'assoupit pas dans les pratiques religieuses. Il signala son règne par des victoires, remportées sur les Hongrois et les Pomé-

niens, et surtout par la bataille qu'il livra près de Breslau à l'empereur Henri IV, dont il tailla en pièces les troupes depuis longtemps aguerries (1109). Vers la fin de son règne, qui dura trente-six ans, Boleslas fit la guerre aux Russes. Ceux-ci, lui ayant tendu une embuscade près d'Halicie, détruisirent presque entièrement son armée, et le duc de Pologne se vit contraint de chercher son salut dans la fuite. Cette défaite, la première qu'il eût essuyée, lui causa un tel chagrin qu'elle abrégua sa vie. Avant de mourir, malgré les leçons de l'expérience, il démembra la Pologne entre ses quatre fils et la livra ainsi à de longues guerres intestines.

BOLESAS IV, surnommé *Crispus*, duc de Pologne, mort à Cracovie en 1173, était fils du précédent. Son frère aîné, Vladislaf, ayant été déposé en 1147, il monta sur le trône, abandonnant à son frère la possession de la Silésie; mais Vladislaf, à qui cet apanage ne pouvait faire oublier ce qu'il avait perdu, résolut de reconquérir la Pologne. Il mit dans ses intérêts l'empereur Frédéric Barberousse, en obtint une armée et envahit ses anciens États. Boleslas, trop faible pour entrer directement en lutte avec les impériaux, leur fit une guerre d'embuscades, les harcela et leur coupa les approvisionnements. Cette tactique habile eut pour résultat d'amener la paix entre Frédéric Barberousse et Boleslas (1158). Ce dernier fit, quelque temps après, la guerre à la Prusse, dont il voulait s'emparer sous le prétexte de la convertir au christianisme. Un plein succès couronna d'abord son entreprise; mais les Prussiens se révoltèrent dès qu'il eut fait revenir ses troupes, et il dut de nouveau entrer en campagne. Comme il s'avancait avec son armée à travers une contrée qu'il ne connaissait point, il prit pour guide sa marche des hommes du pays qui l'engagèrent dans des défilés et des marais, où il fut assailli soudain de toutes parts par les Prussiens embusqués (1168). Accablé sans avoir pu se défendre, Boleslas échappa à grand-peine et revint sans armée en Pologne, où ses neveux, profitant de cette campagne désastreuse, avaient levé l'étendard de la révolte. Toutefois, grâce à son habileté, Boleslas parvint à se rendre maître de la situation, et passa les dernières années de son règne sans que la paix fût troublée dans ses États.

BOLESAS V, dit le *Chaste*, duc de Pologne, né en 1220, mort en 1279, était fils de Leszko V. Il était encore enfant lorsqu'il fut appelé à succéder à son père (1237). Son oncle Conrad s'étant emparé de la régence, le jeune duc fut emmené par sa mère en Silésie, près du duc Henri le Barbu, son parent, et ne revint en Pologne qu'en 1237. Appelé par les ennemis de Conrad, Boleslas, qui avait alors dix-sept ans, put ressaisir le pouvoir et se maria avec Cunégonde, fille du roi de Hongrie Béla. Cunégonde qui, d'après un usage assez fréquent à cette époque, avait fait vœu de chasteté, détermina sans peine le faible et timide Boleslas à suivre son exemple. En 1240, les Tartares envahirent la Pologne. Le jeune roi, chez qui la virilité était loin d'être la faculté dominante, s'empressa de prendre la fuite, de se réfugier près de son beau-père, puis dans un couvent de Moravie, abandonnant ses États aux dévastations des barbares. Les nobles, à la vue de l'exemple du roi, et le peuple lui-même, éperdu de terreur, se réfugia dans les forêts. La Pologne était livrée à toutes les horreurs d'une invasion de barbares, lorsque Henri de Breslau, ayant fait appel à la jeunesse polonaise et morave, ainsi qu'aux chevaliers de l'ordre teutonique, marcha contre les Tartares, les attaqua près de la Neiss et fut tué au moment où la victoire se déclarait en sa faveur. Les hordes étrangères poursuivirent leur marche dévastatrice à travers la Silésie et quittèrent enfin la Pologne. Boleslas sortit alors de son couvent, revint dans ses États; mais il se trouva en présence d'un compétiteur redoutable, Conrad de Moravie, qui était sur le point de prendre Cracovie lorsque la mort vint le frapper. Boleslas put donc régner en paix; mais, en 1260, survint une nouvelle invasion de Tartares, qui le trouva aussi lâche que par le passé. Il s'enfuit de nouveau et ne revint en Pologne qu'après le départ des envahisseurs. Toutefois, cinq ans plus tard, le chaste mari de Cunégonde sentit s'éveiller en lui des velléités belliqueuses. Il marcha contre les Jadzvinges, qu'il battit (1265). Enivré de ce succès, il envoya une armée contre les Russes, qui, pendant son absence, avaient pris part au pillage de la Pologne; mais, moins heureux que dans la précédente campagne, il vit ses troupes éprouver une sanglante défaite. Boleslas mourut après un règne de cinquante-deux ans, regretté du clergé, mais emportant avec lui le mépris de son peuple et de l'histoire.

BOLET s. m. (bo-lé — du lat. *boletus*, du gr. *bolitès*, formé de *bolos*, motte de terre). Bot. Genre de végétaux cryptogames, de la classe des champignons, voisin des agarics, et comprenant un très-grand nombre d'espèces.

— Encycl. Le genre *bolet* (*boletus*) renferme des champignons charnus ou tubéreux et comme ligneux, à chapeau sessile ou pédonculé, portant ordinairement à la face inférieure un amas de tubes parallèles très-serrés, dont on n'aperçoit que l'ouverture externe